

L'actualité de la recherche

Verre et verriers à Paris dans la seconde moitié du XVI^e siècle (1547-1610)

Le Journal des Arts - n° 434 - 24 avril 2015

Il est assez rare, à l'époque moderne, que des verreries soient établies au cœur des villes. Elles ont, au contraire, bien souvent été reléguées en périphérie par les autorités urbaines, en raison des risques d'incendie et de pollution. À Venise, grand centre de production verrière, on exile ainsi les ateliers sur l'île de Murano dès 1291. Paris ne compte quant à elle aucune verrerie au XVI^e siècle.

C'est à Saint-Germain-en-Laye, à quelques kilomètres de la capitale et au pied de la résidence royale, que s'établit la production de verre grâce à des maîtres verriers d'origine vénitienne, venus en France avec leurs techniques et leurs ouvriers. En 1551, la verrerie reçoit même un privilège du roi Henri II pour produire des verres émaillés « façon de Venise ». Elle bénéficie de la protection de Catherine de Médicis, dont les collections comptent encore des verres « de Saint-Germain » à sa mort en 1589, bien que la verrerie ait alors cessé toute activité. On retrouve de la même manière ces verres dans les inventaires des grands du royaume, tel le Connétable de Montmorency ou la famille des Guise.

L'activité verrière n'est toutefois pas totalement absente de la capitale. Si le terme « verrier », qu'on trouve dans les archives, est souvent utilisé pour désigner de simples marchands de verres, il existe en revanche un autre métier : celui des patenôtriers d'émail qui obtiennent leurs statuts en 1566. Ces patenôtriers d'émail élaborent, à partir de baguettes de verre (dites aussi « canons ») qu'ils travaillent à la flamme, des perles et des petits objets en verre : patenôtres, qui leur valurent leur titre, mais aussi boucles d'oreilles, bracelets, anneaux ou boutons.

Les marchands verriers et les patenôtriers d'émail entretiennent des liens familiaux et commerciaux, mais se trouvent parallèlement en situation de concurrence pour l'obtention de privilèges. Ainsi, le monopole du commerce de la bouteille couverte d'osier devient un enjeu important dans la seconde moitié du XVI^e siècle, chacun des métiers essayant de s'assurer l'exclusivité de la vente de ce produit. Ce type de bouteille, utilisée en Toscane dès le X^e siècle, connaît un fort succès en France à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle : ne servant pas à la conservation du vin mais seulement au service de table courant, on la trouve sur toutes les tables parisiennes, des plus modestes aux plus prestigieuses.

La production de la verrerie de Saint-Germain-en-Laye est une production que l'on pourrait qualifier « de luxe », et qui ne suffit donc pas à répondre aux besoins en verre des parisiens. En effet, les fouilles du Louvre dans les années 1980 ou celles de la rue des Lombards en 1997 ont démontré, grâce au nombre extrêmement important de verres trouvés datant du XVI^e siècle, que les Parisiens étaient consommateurs de verre dans leur vie professionnelle (urinaux des médecins, alambics et pots des apothicaires, etc.) comme dans leur vie quotidienne (bouteilles, flacons, verres à boire...). Ces objets étaient le plus souvent importés de régions forestières proches de Paris comme l'Argonne, la Picardie ou la Normandie. Quelques verriers italiens, ayant probablement travaillé à la verrerie de Saint-Germain-en-Laye, s'installent à la fin des années 1570 au faubourg Saint-Germain-des-Prés, mais ils ne peuvent seuls approvisionner la capitale. Saint-Germain-des-Prés s'impose néanmoins dans le paysage de la production verrière, puisque c'est dans ce quartier qu'est fondée en 1600 la première « verrerie de Paris », comme on la nomme dans les archives, par un verrier italien, Jacques Sarode.

Malgré la simplicité de ses composants et sa grande fragilité, le verre n'en est pas moins considéré comme très précieux. Les verriers français imitent la recette du « cristallo » vénitien, qui se fonde notamment sur le choix et la purification des matières premières pour obtenir un verre d'une grande transparence, très recherché. Les verres du nord de la France se déclinaient jusque-là en teintes verdâtres ou grisâtres dues à l'utilisation de la potasse comme fondant, alors que les Italiens lui préféraient la soude. Le décor à l'émail, autre spécialité vénitienne à la mode à la fin du X^e siècle, se retrouve également en France dans la seconde moitié du XVI^e siècle : les verres, aux formes, couleurs et décors variés, sont alors très prisés de l'aristocratie et sont exposés sur les dressoirs comme des pièces d'orfèvrerie.

Vanriest Elise